

PEUT-ON ENCORE PARLER DE VIE APRÈS LA MORT À L'HEURE DE LA SCIENCE ?

Frère Pio DOMINI

INTRODUCTION

Les neurosciences, le transhumanisme, l'antispécisme c'est-à-dire le fait de dire qu'il ne faut pas traiter les être vivants en fonction de leur espèce, ont le vent en poupe. En effet, toutes ces disciplines ont une chose en commun : elles s'appuient sur la science. *A priori*, il n'y a pas vraiment de rapport avec la vie après la mort. Mais ces courants ont un autre point commun : très souvent, ils sont une conséquence d'une vision matérialiste de la réalité, c'est-à-dire la vision selon laquelle la réalité est uniquement matérielle.

Cette pensée s'est surtout développée depuis le XVI^e siècle. Elle a même réussi à pénétrer la théologie. Certains théologiens prétendent en effet que la Bible n'est pas un livre historique, et que ce qui nous est rapporté par les Évangiles sur Jésus ne peut pas être vrai, car c'est « impossible scientifiquement ». En 1985, un groupe d'étude biblique voit le jour aux États-Unis : le « Jesus Seminar ». Son ambition était de passer en revue le Nouveau Testament et spécialement les évangiles par le biais d'une méthode « scientifique » afin de révéler ce qui serait historique et ce qui serait une invention. Résultat : selon eux, 80 % de ce que Jésus dit dans les évangiles ne viendrait pas de lui.

Les conséquences sont dramatiques : si ce que les Évangiles rapportent de Jésus n'est pas historique, alors ce qui est rapporté comme étant parole de Jésus, donc parole de Dieu, n'est pas nécessairement vrai. Tout ce qui y est rapporté est certainement imagé. Tout ce qui concerne la vie après la mort, dont personne n'a jamais fait l'expérience, et encore moins une expérience scientifique, n'est peut-être pas vrai.

Ce soir, c'est donc le matérialisme scientifique qui va nous intéresser et pour cause : nous verrons qu'il est à la source de bon nombre de problèmes. Dans cette introduction, nous allons tenter de comprendre, d'abord ce qu'est le matérialisme scientifique et en quoi il a pénétré la société et l'Église. En trame de fond, cette introduction devrait nous permettre de nous aider à rentrer dans le thème de notre session. Nous devrions également mieux cerner les en-

jeux ainsi que les buts de notre session, et l'intérêt qu'elle porte pour chacun de nous.

Nous allons procéder en trois temps. Dans une première partie, nous allons tenter d'expliquer ce qu'est le matérialisme scientifique, nous verrons ensuite ses conséquences pour la société, puis pour l'Église.

I. LE MATÉRIALISME SCIENTIFIQUE

Vous avez certainement tous entendu parler de l'histoire de Galilée, ce scientifique italien du XVI^e siècle qui s'est battu en faveur de l'héliocentrisme, c'est-à-dire le fait que la terre tourne autour du soleil. Il est resté, dans la pensée commune, comme une sorte de martyr de la science, condamné par une Église intolérante et complètement imperméable aux sciences. La réalité n'est pas aussi simple que cela. Nous n'avons pas le temps de le démontrer ce soir, mais Galilée est loin d'être parfaitement innocent, et, s'il avait raison en ce qui concerne l'héliocentrisme, les preuves scientifiques qu'il avançait se sont révélées être de fausses preuves. Il n'en demeure pas moins un grand scientifique, et il est souvent considéré, à juste titre, comme le père de la science moderne.

Au Moyen Âge, avant Galilée, les scientifiques et les philosophes s'accordaient pour voir la réalité comme un tout. On pensait pouvoir atteindre la vérité qui se trouve dans les choses, ce qui signifie que l'on pensait pouvoir dire ce que sont les choses en elle-même. On pensait pouvoir parler de la réalité en d'autres termes que des équations mathématiques en somme.

Avec Galilée, on entre dans une toute autre vision du monde. Pour lui, on ne peut pas avoir accès à ce que sont les choses en elles-mêmes. Pourquoi ? Parce que la qualité des choses ne se voit pas, ne se mesure pas : en un mot, elle ne s'expérimente pas scientifiquement. En revanche, la quantité d'une chose peut se mesurer, être mise en équation et faire l'objet d'expérience : c'est la naissance de la science moderne.

Pour comprendre cela, nous pouvons citer le texte d'un certain Arthur Eddington, un astronome qui a collaboré avec Einstein :

Si nous consultons les [énoncés] donnés en physique [...], nous en trouvons qui débute[nt] [...] ainsi : "Un éléphant glisse le long d'une pente gazonnée..." Le candidat qui a quelque expérience sait que ceci ne mérite pas grande attention ; c'est seulement fait pour donner une impression de réel ; il continue : "La masse de l'éléphant est de 2 tonnes". Nous voici au fait ; l'éléphant a disparu et il reste à sa place une masse de 2 tonnes. À quoi se rapportent exactement ces deux tonnes, qui sont le vrai sujet du problème ? [...] Que *sont-elles* ? [...] Deux tonnes, c'est ce qu'indique l'aiguille du cadran quand nous mettons l'éléphant sur le plateau d'une bascule.

“La pente est de 60°”. La colline disparaît du problème et c’est un angle de 60° qui la remplace [...] : 60°, ce n’est autre chose que la lecture d’une division du rapporteur [...]. Il en est de même pour toutes les données du problème : le gazon glissant est remplacé par un coefficient de frottement, etc [...] Avant que cette science puisse commencer à traiter le problème, il faut remplacer [les objets du monde extérieur] par des quantités [...].

En résumé, on peut dire que la science n’aborde qu’une partie de la réalité : ce qui est visible et quantifiable. Le réel en lui-même, l’éléphant, le gazon, etc, n’importent plus : ce sont les nombres qu’ils “portent” en eux-mêmes qui intéressent le scientifique ; la masse, le coefficient de frottement, etc.

Le “problème”, c’est que cette méthode marche bien, et très bien même ! Et elle a apporté tout son lot de découvertes toutes plus impressionnantes les que les autres. La découverte de Neptune par exemple :

La planète Uranus, découverte par William Herschel en 1781, présentait en effet des irrégularités par rapport à l’orbite qu’elle aurait dû avoir suivant la loi de la gravitation universelle d’Isaac Newton. [Urbain] Le Verrier postule que ces irrégularités peuvent être provoquées par une autre planète, encore jamais observée. Il se lance en 1844 dans le calcul des caractéristiques de cette nouvelle planète, dont il communiquera les résultats à l’Académie des Sciences le 31 août 1846¹.

Le jour même où l’astronome allemand Johann Galle les reçoit, il pointe son télescope vers la position calculée et découvre la planète².

Aussi, devant les avancées fulgurantes permises par la nouvelle méthode scientifique, l’homme s’est petit à petit pris à penser que la science est certainement la discipline la plus sûre. Du moins, qu’en regard de la science, les autres disciplines paraissent légères, presque subjectives. Aussi, en est on peu à peu arrivé à croire que la science répondrait tôt ou tard à toutes nos questions, que la science possède le monopole de la vérité en un mot.

II. CONSÉQUENCES SUR LA SOCIÉTÉ

Mais il faut bien comprendre ce que cela signifie. Si la méthode scientifique fonctionne réellement, c’est parce qu’elle ne s’intéresse qu’à une petite partie de la réalité. Elle ne prend que le réel dans ce qu’il présente de quantifiable. Aussi, tout le reste de la réalité est-il élué. Les sujets comme l’amour, la vérité, la foi, etc, perdent peu à peu de leur intérêt, et même de leur substance : étant donné que seule la science apporte une connaissance certaine, et que ces

¹ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Urbain_Le_Verrier.

² Cf. <https://www.gouvernement.fr/partage/9409-l-astromone-urbain-le-verrier-decouvre-la-planete-neptune>.

concepts ne peuvent pas être objets de la science, est-il même nécessaire d'en parler ? En valent-ils la peine ? Et finalement, sont-ils seulement réels ? Peu à peu, le glissement se fait, et finalement, l'homme en est venu à croire que seul ce qui est objet de la science n'est réel. En d'autres termes, tout ce qui échappe au pouvoir d'investigation de la science n'est pas réel : c'est matérialisme scientifique. Différente de la méthode scientifique. Cette petite phrase est porteuse de terribles conséquences.

C'est ainsi que l'on en est venu à dire que l'homme n'a pas d'âme. En effet, l'âme spirituelle n'a rien de matériel et ne peut donc pas être objet de la science : dans la pensée du matérialisme scientifique, elle ne peut exister. Il en va de même pour Dieu.

Si l'homme n'a pas d'âme, alors très clairement, il n'est qu'un animal, puisque tout ce qui le caractérise, le corps soumis aux lois physiques et biologiques, il l'a en commun avec les animaux. Si l'homme n'a pas d'âme, alors l'essentiel est la vie du corps, le bien être ; alors la vertu n'est pas intéressante ; être humble, généreux, dévoué, sobre, n'est pas ce qui compte, mais se faire plaisir est la vraie réalité. La raison et la vérité font place à la sensation, à l'émotion, qui nous apportent bien plus, car elles affectent surtout notre corps.

Enfin, si tout cela est vrai, alors il ne peut y avoir de vie après la mort, et par conséquent, la mort est la fin radicale de toute chose. Elle est le pire mal qui puisse nous arriver, car si la vie du corps s'arrête, tout s'arrête : c'est la fin définitive de toute chose. La mort devient ainsi effrayante, et il est logique qu'on la craigne et même qu'on veuille la cacher. Et en même temps, puisque la recherche de la sensation va toujours plus loin, on veut toujours en voir plus, donc la mort et la violence vont tendre en même temps à être de plus en plus exhibées.

Prenons un peu de recul sur ce que nous venons de faire : en partant du matérialisme scientifique, nous sommes parvenus à une description de notre société.

Nous avons d'ores et déjà cerné une partie du problème. Le matérialisme scientifique, lorsqu'il est poussé à l'excès, conduit à nier tout ce qui n'est pas scientifiquement vérifiable, et donc à nier toute une dimension de la réalité. L'homme est donc amputé de sa dimension spirituelle et on en vient à vivre comme si nous étions de simples animaux : c'est ce à quoi nous assistons aujourd'hui dans notre société.

III. CONSÉQUENCES SUR L'ÉGLISE

Mais le matérialisme scientifique a fait plus de dégâts encore. En effet, il est même parvenu à s'infiltrer dans l'Église. Certains théologiens ont cru bon d'appliquer la méthode scientifique aux évangiles, c'est-à-dire qu'ils ont voulu expliquer l'Écriture Sainte avec les seules lumières de la raison. L'un des plus tristement célèbres cas fut le livre d'Ernest Renan, *La vie de Jésus*, paru en 1861. Dans la préface de son livre, Renan explique :

Si l'on s'astreignait, en écrivant la vie de Jésus, à n'avancer que des choses certaines, il faudrait se borner à quelques lignes. [...] Se regarda-t-il comme le Messie ? [...] S'imagina-t-il faire des miracles ? [...] Quel fut son caractère moral ? [...] Les Évangiles, pour ces questions, sont des témoins peu sûrs. [...] Les textes, n'étant pas historiques, ne donnent pas la certitude³.

Quelle raison invoque-t-il pour dire qu'ils ne sont pas historiques ? La voici :

À la base de toute discussion sur de pareilles matières est la question du surnaturel. Si le miracle et l'inspiration de certains livres sont choses réelles, notre méthode est détestable. [...] Il n'y a pas lieu de croire à une chose dont le monde n'offre aucune trace expérimentale⁴.

Ainsi, pour Renan, puisque le miracle n'est pas scientifique, les évangiles ne peuvent être historiques. Il faut donc les réétudier de manière à les vider du surnaturel, pour ne retenir que ce qui pourrait être vrai. C'est ainsi que certains en sont arrivés à dire que l'apparition de Jésus aux apôtres après sa résurrection était une hallucination collective, ou encore que Jésus n'aurait pas marché sur l'eau, mais sur... de la glace⁵... Oui, cela paraît tout à fait crédible : les apôtres, des pécheurs expérimentés qui passent plusieurs heures par jour sur un bateau, ont pris peur parce que Jésus vient à eux en marchant sur la glace...

C'est avec de tels préjugés que l'on en vient petit à petit à tout remettre en question. Si la Bible n'est pas historique, il n'y a aucune raison de se fier à elle. Peut-être l'homme n'a-t-il effectivement pas d'âme. Peut-être même que cette vie éternelle n'est qu'une image ? A partir du présupposé selon lequel le surnaturel n'existe pas, parce que non scientifique, on en arrive à dire que la Bible doit être une invention des communautés qui l'ont écrite, un style métaphorique.

Quand on parle de la résurrection, il faudrait comprendre une résurrection spirituelle : on ne ressuscitera pas physiquement, mais on ressuscite dès ici-bas si on croit en l'amour. L'enfer est une manière de dire que si l'on n'aime pas

³ E. RENAN, *La vie de Jésus*, Calmann-Lévy, 1947, p. 23.

⁴ *Ibid.*, p.14

⁵ Cf. <https://www.topito.com/top-explications-possibles-miracles-bible>.

son semblable, nous souffrons ici-bas et faisons souffrir. Le royaume de Dieu serait l'ensemble de ceux qui croient en l'amour, etc. Les réalités spirituelles décrites par l'Écriture sont transposées au plan matériel. Le péché disparaît lui aussi et est réduit à un mauvais comportement, etc.

Ainsi, par un jeu de pirouette plus ou moins habiles, on réinterprète petit à petit toute la Bible en enlevant toute dimension transcendante, spirituelle, parce qu'elle n'est pas scientifique. Finalement, l'eschatologie, les fins dernières de l'homme, doivent être elles aussi transposées. Tout au mieux peut-on espérer un royaume ici-bas. Le bonheur et le salut ne sont donc plus à espérer pour la vie future, mais ici-bas. Il ne faut plus prêcher les fins dernières, la conversion, le combat spirituel, mais la foi terrestre dans le progrès, le bonheur terrestre, faire advenir un monde nouveau.

Ici encore, nous constatons les méfaits du matérialisme qui aplatit tout en enlevant toute dimension spirituelle, transcendante.

CONCLUSION

Concluons notre introduction. Nous avons vu ce qu'est le matérialisme scientifique : une vision de la réalité qui nie tout ce qui n'est pas matériel et tout ce qui n'est pas constatable scientifiquement. Cette vision a émergé en raison des succès réels de la méthode scientifique. Appliqué à la société et à l'Église, le matérialisme a gommé petit à petit les autres dimensions de la réalité, et finalement, fait de l'homme un « sous-homme » parce qu'amputé de son âme, un simple animal, un « loup pour l'homme » pour reprendre les mots de Hobbes, car il perd alors ce qu'il avait de spécifique : son âme rationnelle, celle qui le faisait « image et ressemblance de Dieu ».

Aussi, disons-le d'emblée, ce n'est pas la vision que nous adopterons pour notre session ! Normalement, nous devrions montrer, ou du moins comprendre, qu'une telle vision ne correspond pas à la réalité que l'homme expérimente. Nous verrons qu'avec une vision du réel qui prend en compte la dimension spirituelle, qui est ouverte à l'existence de Dieu ainsi qu'à son action dans l'histoire humaine, tout s'éclaire et devient lumineux.

Il ne faut pas en conclure que la science est mauvaise ! Le problème vient de l'absolutisation de la méthode scientifique. Que la science nous fasse progresser efficacement dans la connaissance de l'univers, c'est indéniable et c'est une bonne chose. Mais dire que, parce que la méthode scientifique est efficace, alors tout ce qui échappe à la science n'existe pas, là se situe le problème.

Dans cette simple vision des choses se trouve un nœud de beaucoup de nos problèmes actuels comme nous venons de le voir. L'eschatologie est directement corrélée à la vision que nous adoptons. Et nous pouvons constater que les implications sont très vastes : de cela dépend notre eschatologie, notre vision de la mort, donc notre vision de la vie et notre manière de vivre, etc. Plus largement, c'est toute la foi qui est en jeu, car une vision matérialiste tend à la sécularisation, c'est-à-dire à ramener le spirituel à du temporel, de l'humain. Terminons avec les mots du cardinal Sarah qui explique cela :

La perte de ce regard de foi sur l'Église engendre tous les symptômes de la sécularisation. La prière est rongée par l'activisme, la charité véritable se mue en solidarité humaniste, la liturgie est livrée à la désacralisation, la théologie se transforme en politique, l'idée même du sacerdoce entre en crise. La sécularisation est un phénomène terrible.

Comment le définir ? On pourrait dire qu'il consiste en un aveuglement volontaire. Des chrétiens décident de ne plus s'éclairer à la lumière de la foi. Ils décident de soustraire à cette lumière une partie de la réalité, puis une autre. Ils décident de vivre dans les ténèbres. Voilà le mal qui ronge l'Église. Nous décidons de nous passer de la lumière de la foi en pratique et même en théorie. Nous étudions la théologie en faisant de Dieu une simple hypothèse rationnelle. Nous lisons l'Écriture comme un livre profane et non comme la parole inspirée par Dieu. Nous organisons la liturgie comme un spectacle et non comme le renouvellement mystique du sacrifice de la Croix. Nous en venons à ce que les prêtres et les consacrés vivent de manière purement profane. Bientôt les chrétiens eux-mêmes vivront comme si Dieu n'existait pas⁶.

⁶ Cf. <https://atlantico.fr/article/decryptage/les-perspectives-sur-les-crises-de-l-eglise-catholique-cardinal-robert-sarah-nicolas-diat>.